

8 Société et Culture

Chronique littéraire

Un lecteur en voie de disparition

À la faveur de l'une de ces nombreuses manifestations culturelles qui remplissent d'ordinaire le mois d'août, nous sommes tombé sur une vieille connaissance. « *Vieille connaissance* » ? Bon, la formule est un peu osée, vu que, à proprement parler, il s'agit d'une relation amicale parentale dont les liens, avec nous, n'ont jamais franchi l'étape des échanges admis entre un jeune garçon qui fait ses gammes dans le domaine des civilités, et un ami de la famille appartenant à la classe d'âge de son père. En un mot, nos rapports, empreints de courtoisie certes, n'ont jamais rien eu de personnel cependant.

Mais voilà, le rencontrer là, des siècles plus tard, vieilli, a produit sur nous l'effet de la madeleine de Proust. Des souvenirs marquants nous sont donc revenus à l'esprit. Particulièrement une pensée, une interrogation pour être plus exact. Cet homme qui n'était pas issu d'une famille aisée, qui n'a jamais eu ni femme, ni enfant du temps où nous le connaissions, nous a toujours intrigué sur un point. Quel que fût l'endroit où il se trouvât, il avait éternellement avec lui un livre, un livre toujours défraîchi. Avec le temps, nous nous sommes aperçu qu'il appartenait à une lignée de lecteurs qui a disparu de la circulation, que pour notre part nous ne rencontrons presque plus.

À son sujet donc, nous nous demandions s'il lisait les ouvrages qu'il avait tout le temps avec lui. Cette question commença à nous habiter quand nous constatâmes que, à tout bout de champ, saisissant la moindre occasion, il ouvrait son livre et faisait mine de lire. Par exemple, nous le voyions souvent, en pleine discussion, quand son tour de parole était terminé, ouvrir son livre et se perdre dans une concentration soudaine qui nous laissait songeur, tandis qu'il écoutait ce que les parents lui répondaient. D'autres fois, pour occuper son temps en attendant l'arrivée des parents – nous parlons d'une époque où les téléphones portables n'existaient pas, et où l'on se rendait chez les parents, amis et connaissances en suivant son flair et en misant sur sa chance –, l'homme, au milieu de bambins braillards ou se délectant de dessins animés, ouvrait son livre et lisait. Par moments, il demandait d'avoir un peu de silence, mais là c'était pour bien suivre ce qui se passait à la télé. Puis, comme perdu de nouveau, il égrenait quelques lignes de son texte, tout en regardant fréquemment sa montre.

Lisait-il vraiment ? Nous ne le saurons sans doute jamais, parce que nous n'avons jamais eu le cran de le lui demander. Mais en ce temps-là, nous avions une conviction ferme. Nous étions persuadé qu'il ne lisait pas réellement. À nos yeux, son attitude relevait de ce que Jérôme Meizoz décrirait plus tard comme une « posture littéraire », une manière de se tenir qui vous confère une sorte d'originalité vous distinguant du commun. Mais en était-il conscient ? De notre point de vue, non. Le livre était pour lui un ami qui vous tient compagnie, un refuge, un moyen de ne jamais être seul. Il ne ressemblait en rien à ces jeunes étudiants africains qui, chargés ostensiblement de livres de philosophie, de droit ou d'économie, arpentent les allées de la fac pour faire croire qu'ils lisent des ouvrages volumineux et redoutables. L'ami de la famille n'avait cure de vouloir en imposer à son monde. Chose étrange, nous n'avons jamais surpris une conversation, entre les parents et lui, portant sur leurs lectures respectives.

La curiosité de l'enfance l'emportant généralement sur la sagesse, nous nous précipitâmes un jour, alors qu'il était aux toilettes, sur son livre abandonné sur la table basse du salon, pour savoir quel en était le titre. Eh oui, il ne pouvait s'agir que de ce type de livre : du *San Antonio*. Quand nous le revîmes récemment, il n'avait aucun livre avec lui, mais un téléphone portable.

RN

RN
Libreville/Gabon

Est-il encore besoin de la présenter ? Ceux qui connaissent sa bibliographie et lisent ici et là, dans des revues, des anthologies, des ouvrages collectifs, ses déclarations ou des propos sur elle, pourraient répondre par la négative. Ils se tromperaient. On s'en aperçoit en découvrant « La vie sans fards » (Jean-Claude Lattès, 2012). Éclairant.

MARYSE Condé est un écrivain de renom que beaucoup pensent bien connaître. Certes, son œuvre est accessible, disponible, régulièrement étudiée de par le monde. Les médias lui ont souvent consacré des pages entières ou offert des tribunes pour parler d'elle et surtout de ses ouvrages. Mais ce n'est jamais assez pour espérer bien connaître un auteur et ses productions. La preuve nous en est donnée par Maryse Condé elle-même, qui le souligne dès les premières pages de ce qui peut être considéré comme la suite de ses « souvenirs », « La vie sans fards » - dans « Le cœur à rire et à pleurer », elle avait déjà levé un pan de sa vie privée. Dans ces « mémoires », Maryse Condé passe en revue sa vie, notamment les moments décisifs qui l'ont jalonnée. Ainsi revient-elle sur sa naissance, benjamine d'une nombreuse fratrie. Elle évoque le souvenir de ses parents, qui ont compté parmi les premiers descendants d'esclaves devenus des bourgeois et possédant le confort matériel de leur condition – l'orgueil et la suffisance des nouveaux riches avec. Elle parle de ses frères et sœurs, de ses études, de son départ pour la métropole, de ses rencontres avec les autres Antillais (les Haïtiens, les Martiniquais), mais aussi avec les Africains.

Sur cet aspect, l'ouvrage de Maryse Condé

est fort éclairant. Par exemple, beaucoup ont longtemps pensé – ou pensent encore – que c'est une « Africaine », à s'en tenir à la sonorité de son patronyme. Née Boucolon, la romancière guadeloupéenne n'est devenue Condé qu'à la faveur de son mariage avec Mamadou Condé, un « saltimbanque » guinéen. Ceux qui pourraient croire que là se trouve un modèle d'union entre l'Afrique et les Antilles, sanctionnant les retrouvailles sous forme d'épousailles entre fils d'un même continent d'origine, se leurreraient. Le mariage de Condé et de Boucolon arriva pour ainsi dire comme ça, sans amour réel. Dans un chapitre justement intitulé « Mieux vaut mal mariée que fille » (proverbe guadeloupéen), l'auteure de « Ségou » revient sur cette partie de sa vie qu'elle considère comme peu glorieuse.

Grosse d'un Haïtien qui

l'abandonne pour des raisons politiques, elle entre dans la vie brutalement. Ses études chancellent, ses parents lui coupent les vivres, et voilà Boucolon l'orgueilleuse réduite à la misère. Se ressaisissant, et parce que Mamadou Condé ne lui est pas totalement indifférent, ils se lient, se marient tous les deux par intérêt au fond, ont d'autres enfants presque par accident puis se quittent...

L'évocation de son premier séjour africain mérite également le détour. Une Antillaise en Afrique, dans les années cinquante, quelle histoire ! Affectée à sa demande dans un pays africain pour servir de professeur de lettres, elle atterrit en Côte d'Ivoire, à Bingerville précisément. Elle découvre les us et coutumes du pays, note la psychologie et le comportement des Antillais et des Blancs vis-à-vis des Noirs, parle des batailles électorales de

ces années d'avant 1960, année des indépendances africaines. Sa description des paysages qui l'entourent, ainsi que du personnel politique d'alors, tant les autochtones que les sympathisants venus de partout et singulièrement des Antilles, a quelque chose de touchant. Avec elle, on rencontre ainsi Houphouët-Boigny, déjà populaire, haranguant les foules. On rencontre aussi Guy Tirolien, entre autres, ancien beau-frère de l'auteure, lui aussi en service à Abidjan. Puis, c'est le départ pour la Guinée-Conakry, puis pour d'autres contrées. Toute une vie, ou presque...

Maryse Condé est sans concession avec elle-même dans ce récit de souvenirs. Narrer la vie sans fards, c'est décider de le faire sans les embellissements rétrospectifs du récit de soi. Une leçon de méthode pour des leçons de vie. Un régal.

LA MEMOIRE DU JUSTE NE PERIT JAMAIS



Mbeng Obame Hélène et enfants, Ellang Francis, Martin, Christian, Gilles, Stéphane et Ngomo Jean- Marc, les belles-filles Ndong Assoumou Nathalie, Ada Ndoumou Patricia, Pounha Eugénie, Mengue Mve Vanessa, Ntsame Ossa Marie Josiane et Christina.

Ont la profonde douleur d'annoncer aux parents, amis et connaissances, les décès tragiques survenus à OYEM dans la nuit du 09 au 10 Août 2015 de leurs enfants :

- ELLANG Patrick (ONANA), ancien agent SEEG
- ELLANG Marie Pauline (TAAPO), Enseignante
- NKOGHE ELLANG Paulin (YUL), Inspecteur central du trésor
- ELLANG Maturin Steeve, Inspecteur central des impôts
- OKEMVELE ELLANG Paulin Jocktane (Teddy) Élève en classe de 2nde

Le programme des obsèques est retenu comme suit :

- Mardi 18 août à 18 heures messe en l'église Ste-Marie suivie de la veillée au domicile familial à SOTEGA face à l'église St-Monique.
- Vendredi 21 août 13 h sortie des corps de Gabosep Oyem et exposition au domicile familial ; 18 h grande veillée à l'église St Charles Lwanga.
- Samedi 22 août 2015 10 h inhumation au village MIYELE II.